

Le fantastique et la science-fiction en revues

Michel Lord

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39987ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (1983). Le fantastique et la science-fiction en revues. *Lettres québécoises*, (31), 78–79.

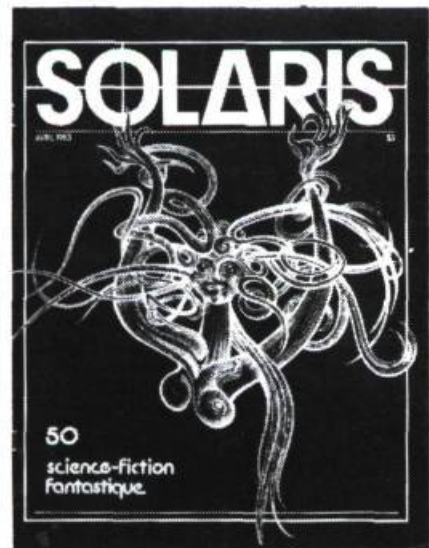
Le fantastique et la science-fiction en revues

Solaris

Certains chiffres dégagent plus de magie que d'autres. Ce sont des signes de la réussite qui portent au dépassement. Pour fêter le cinquantième numéro de la revue *Solaris*, Norbert Spehner a tenu à faire les choses en grand. Ce fondateur du «premier magazine de science-fiction, en français, en Amérique du Nord» garde encore, après neuf ans, un enthousiasme énorme et assurément communicatif pour son zine. D'ordinaire, sa revue couvre l'actualité mais, pour ce numéro spécial qu'il préparait de longue main, Spehner a délaissé le contenu habituel pour privilégier presque uniquement la création.

Avec ses neuf récits, ce numéro prend des allures de petite anthologie du fantastique et de la SF. Dans le genre fantastique, Jean-François Somcynsky parvient encore une fois à illustrer ses dons de conteur à partir du thème qui l'obsède le plus: l'amour. Il utilise d'habile façon l'enchantement breton avec son décor de dolmens. Charles Montpetit y va de l'humour avec un petit conte de sorcière.

Côté SF, Elisabeth Vonarburg présente peut-être le meilleur récit du numéro. «Dans la fosse» se situe dans le prolongement imaginaire de son roman *le Silence de la Cité*. On y retrouve des métamorphes qui peuvent changer de sexe. Le décor a toutefois complètement changé. Tout se déroule dans une taverne de travestis et de mutants. Un humour discret traverse ce récit remarquable.



Daniel Serpine met en scène, dans «les Amis de Monsieur Soon», des gens qui participent à un carnaval rétro. La Terre ne compte plus qu'un million d'habitants mais des hommes aux pouvoirs inquiétants se livrent une lutte farouche.

Pour compléter le numéro, des récits de Jean Barde, Marc Provencher, Marcel Beaulieu, Joël Champetier et Jean Dion permettent d'entrevoir les possibilités de renouvellement de la SF au Québec.

Claude Janelle, pour sa part, offre un panorama de près d'un siècle de SF québécoise. L'ensemble de son discours est plutôt décevant. Des affirmations gratuites et une classification simpliste démontrent que Janelle a écrit avec enthousiasme ce qui méritait d'être traité d'une manière systématique.

Pour le numéro 51, *Solaris* revient à sa formule habituelle. En création, les récits n'ont pas la qualité de ceux que l'on pouvait lire dans le numéro 50. Jacques Binette se distingue tout de même avec son récit de fin du monde. Après un long préambule ennuyeux, Binette parvient à aménager un crescendo d'absurdité et de violence.

En critique, E. Vonarburg, M. Becker, N. Spehner et Y. Allard commentent l'actualité littéraire européenne et américaine. Claude Janelle reprend sa chronique sur la SF et le fantastique au Québec. Enfin, la revue accorde une longue entrevue à Daniel Serpine.

À l'affût de tout ce qui se publie en littérature, en BD (Luc Pomerleau), en cinéma (Joël Champetier) et en jeux de rôles (Benoît Girard), cette revue mériterait d'être mieux connue. Elle possède l'immense avantage de faire connaître à l'amateur et au fan une partie de la production internationale de F et SF en plus de servir de rampe de lancement à de jeunes auteurs. (Pour s'abonner: *Solaris*, 565, av. de Provence, Longueuil, Québec, J4R 3R3).

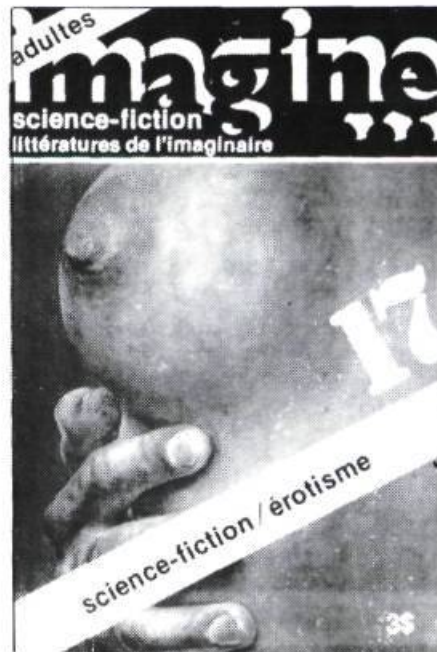
Imagine...

La multiplication des revues spécialisées est un signe manifeste de la santé intellectuelle d'un milieu même si, comme partout, il y existe des dissensions. *Imagine...* fait maintenant bel et bien partie du paysage littéraire québécois au même titre que toutes les autres revues. Jean-Marc Gouanvic, son directeur fondateur, dit vouloir miser sur la qualité des collaborateurs et sur la rigueur théorique. Dans l'ensemble, il faut admettre qu'il atteint son but bien que la critique, parfois faible, ne

tienne pas beaucoup de place dans cette revue consacrée surtout à la création.

Dans le numéro 16, J.-M. Gouanvic, Jean Pettigrew, Claire Lebrun et Catherine Saouter-Caya recensent rapidement les parutions récentes. En fiction, le numéro contient une série de «texticules» remplis d'esprit. Gilles Pellerin manie l'humour noir avec dextérité. Jean Pelchat et Jean-Pierre April signent ensemble une histoire de merde peu ragoûtante et, séparément, des aventures temporelles. Roland Bourneuf donne un texte percutant par son extrême brièveté. André Berthiaume se montre fasciné par l'idée du voyageur dérouter par le décor. Claude Gauvreau, Marcel Becker, Michel Toulouse et Sylvain Lemieux complètent la galerie. La perle de ce numéro, c'est le texte de Louis-Joseph Doucet, un des poètes de l'École littéraire de Montréal. Étonnant, notre passé littéraire, parfois.

Le numéro 17 met l'accent sur l'érotisme. Chez Colette Fayard, des femmes géantes baisent avec des pénis végétaux. Féminisme outrancier? Pas vraiment car le texte va plus loin. Jean-Pierre April s'est gratté les méninges pour sortir une surprenante histoire d'amour mental dans laquelle tous les personnages font partie de la même cassette. Michel Béil imagine un lexicologue du XXIII^e siècle sur une planète où règne l'exhibitionnisme. Esther Rochon publie, quant à elle, un extrait de



Un amour de papier

de Réjean Bonenfant

roman. Cette histoire d'amour entre un fonctionnaire et un coquillage augure bien du succès du roman.

Ce numéro marque une volonté de changement de formule à *Imagine...* Jean-Marc Gouanvic voudrait «réaliser une revue plus homogène [et] créer un courant de science-fiction plus vivant». Pour y arriver, *Imagine...* publiera quatre numéros de fiction et deux numéros d'études au lieu des quatre parutions annuelles. On se demande comment une revue peut séparer ses chroniques de ses fictions. Il semble que cela forme un tout où l'hétérogénéité et la pluralité des idées relèvent de la nécessité. Signalons un détail agaçant: pourquoi ces gros chiffres coiffant les rubriques qu'on a de la difficulté à retrouver et non pas une pagination claire? Souci de graphiste?

De toutes manières, voilà certes une revue que tout amateur de SF et de littérature québécoise doit connaître. (*Imagine*, 403, Bd St-Joseph ouest, app. 21, Montréal, H2V 2P3).

Pour ta belle gueule d'ahuri (PTBGDA)

Dans sa sixième livraison, cette revue sporadique, avant tout consacrée à la BD, offre trois nouvelles de SF. Trois femmes se partagent la vedette. On y remarque encore E. Vonarburg et E. Rochon ainsi qu'une nouvelle venue, Francine Pelletier. D'autre part, dans les pages centrales, on trouve une série de recensions de livres, de revues et de BD. *PTBGDA*, avec sa jeune équipe, s'avère pleine de potentiel. Il ne s'agirait que d'organiser la production et la publication sur une base régulière pour que cette revue devienne aussi importante que celles de Montréal. (*PTBGDA*, 61, de l'Orchidée, Loretteville, Québec, G2A 1E8).

Québec français

Pour son numéro 50, *Québec français* a choisi de consacrer un dossier spécial à la littérature fantastique. La littérature québécoise y est privilégiée. Aurélien Boivin traite du conte surnaturel au XIX^e siècle tandis que Maurice Émond brosse un tableau du fantastique au XX^e siècle. Claude Janelle parle des jeunes auteurs et Michel Bélil fait son autoportrait. Richard Lévesque présente, quant à lui, une série d'oeuvres qui l'ont marqué. Un article de Antonio Riso sur Marquez et une réflexion théorique de Jean Fabre complètent le programme. Cette description sommaire se voudrait avant tout une incitation à lire cet impressionnant dossier. (*Québec français*, C.P. 9185, Québec, Québec, G1V 4B1).

Nuit blanche

La revue de la librairie Pantoute a elle aussi ses chroniques sur le F et la SF. Le numéro 9 met l'accent sur la Nouvelle-Angleterre. Gilles Pellerin nous fait visiter Salem à travers les oeuvres de Hawthorne, de Poe et de Lovecraft.

En SF, E. Vonarburg (elle est partout) accorde une entrevue à René Beaulieu et Jean Pettigrew propose des oeuvres bonnes à faire découvrir la SF. (*Nuit blanche*, 65, rue Saint-Vallier est, bureau 315, Québec, Québec, G1K 3N6).

Michel Lord

Un amour de papier, voilà bien une histoire sentimentale qui peut se déployer jusqu'aux confins de l'imagination! Il s'agit en fait ici de tracer une ligne de conduite, de manifester l'essentielle obstination de vivre, d'exorciser l'état aliénant de l'existence.

Ce roman épistolaire ne présente pas une correspondance habituelle: l'écriture exprime la volonté d'être en ce monde du «destinateur» et le «destinataire» sollicité lui procure alors la sensation d'exister. Ainsi Frédéric s'adresse-t-il à Laurence: «Tu avais tous les droits: celui de me faire vivre, celui de m'anéantir» (163). Séduit par la «tristesse» d'un modèle féminin, Frédéric, étudiant aux Beaux-Arts, lui envoie de singulières lettres. Son cri, ou plutôt son appel, trouve écho auprès de Laurence, femme déçue par sa bourgeoisie médiocrité faite «de fausse paix, de confort, de bêtise» (34). Sébastien, collègue et ami de Frédéric, a involontairement permis à ce dernier d'établir le contact avec une femme aussi attachante. Ces «deux frères en l'amour, en la souffrance d'amour» (17) en viennent à confondre leurs identités si précaires, partageant le même trouble et de semblables aspirations. Sébastien ayant choisi l'exil, Frédéric et Laurence entreprennent à distance le dévoilement, mais aussi et surtout la re-connaissance de leur être respectif. Et tous trois, ils s'engagent dans la quête parfois éprouvante, mais combien nécessaire du «bonheur».

Chacun des deux correspondants choisit de se révéler à l'autre au moyen d'un personnage imaginaire. Chaque lettre comporte donc un second niveau, lequel se présente comme un «feuilleton»: Frédéric y raconte son enfance et son adolescence, tandis que Laurence y dévoile sa jeunesse et sa vie conjugale. Une note accompagne la portion d'histoire et tente d'élucider les «raisons» qui expliqueraient un tel commerce amoureux. De la sorte, le lecteur devine peu à peu le vertige qui habite les deux «complices».

Comme l'encre sert à tracer les mots, le «sang» même sert à imaginer, construire, provoquer cet amour de papier. Il s'agit de se tirer d'un néant consenti, de re-naître, de parcourir à nouveau le chemin d'avant la «déchirure»: «Elle voudrait parfois devenir ce rien, ce vide qu'elle ressent, un néant total qui, /.../, la reconstruirait» (53). Frédéric et Laurence n'exerçaient aucune emprise sur le réel, ils ne deviennent des êtres motivés que grâce à cette «chair de roman»: ils se «désincarnent» pour mieux «s'inventer». Écrire l'existence qu'ils n'ont pu ou ne peuvent encore connaître constitue un espoir légitime et raisonnable puisqu'ils vivent enfin selon leur volonté unique et grâce aux yeux d'un vis-à-vis bienveillant. Leur inlassable volonté d'adhérer au monde se concrétisera au moyen de leur amour, car «la vraie vie était encore à venir» (86).

Afin de rendre possible et de continuer la marche vers la sérénité, le corps ainsi que la jouissance physique ne doivent pas être perçus comme un aboutissement, mais inscrits dans une «vision» libératrice. Il ne faut pas oublier que seule la puissance évocatrice des mots permet ici à Frédéric et à Laurence de happer l'existence. Ainsi désincarnés, «nous faisons l'amour avec tout notre être. Avec notre corps aussi peut-être» (59). Comme l'assouvissement sensible des désirs s'avèrerait une extase trompeuse, les deux correspondants se retrouvent plutôt dans un singulier songe commun, d'où le monde et l'amour surgissent grâce aux mots: «Nous vivons dans l'encre du rêve, de l'essence même de la vie» (77). Mais «la passion n'est pas qu'un mot: c'est cette soif, ce vide, ce manque qui crie en moi» (88); au-delà du risque, des rêves et des espérances, ils ne se verront et ne se toucheront qu'au moment où leurs corps ne sauront plus susciter la déception.

Par le truchement des mots, ils réapprennent afin de dissiper les règles débilantes. Leur amour idéal demeure ainsi confiné à des espaces insondables, à l'intérieur des limites mêmes de l'esprit qui l'engendre et ce, à la mesure d'aspirations jusqu'ici étouffées; sinon, «le coeur sera détrôné» (100). Mais un être de chair «féconde» aussi son «discours», Frédéric «pressent que le comportement est toujours sexuel» (102); c'est l'«infaillible tracé de l'humain et il tente, dans «l'obscurité», d'établir un parcours nouveau, insoupçonné; il définit en fait «l'éternité». La plénitude pressentie pourra-t-elle résister à un quelconque investissement tangible des désirs?: «As-tu peur, petit Frédéric, d'affronter tes images?» (132).

Fort heureusement, Frédéric et Laurence savent devenir les «alchimistes de l'amour», et leur premier rendez-vous représente un véritable «salut». Le «vrai miracle» se produit enfin sur «cette terre»: il s'agissait en fait de «faire renaître le vrai désir: celui de cette vie-ci» (164). Et «l'ange étrange» revient à sa «condition de fils du soleil». Une lettre inattendue de Sébastien témoigne aussi d'une pareille sérénité présente dans le «souvenir», le «risque» et même dans «la possibilité de la désillusion».

En dépit de construction parfois boiteuses, d'un lyrisme souvent malvenu et d'un humour quelque peu discordant (ma part de «désillusion!»), ce roman réussit à vous envoûter. L'auteur parvient à canaliser la fougue de l'imaginaire, à articuler les fantasmes et à remonter le cours de la vie.

Daniel Bélanger

BONENFANT, Réjean, *Un amour de papier*, Montréal, Éd. La Presse, 1983, 196 p.